

## De la dualité des êtres et des choses

*L'Apollonide – souvenirs de la maison close* de Bertrand Bonello, France, 2011, 125 minutes

Philippe Gajan

Numéro 153, septembre 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65065ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gajan, P. (2011). Compte rendu de [De la dualité des êtres et des choses / *L'Apollonide – souvenirs de la maison close* de Bertrand Bonello, France, 2011, 125 minutes]. *24 images*, (153), 34–34.

# De la dualité des êtres et des choses

par Philippe Gajan




©Carole Berthiel

Le temps du film est celui de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup>, celui des impressionnistes, de l'affaire Dreyfus et bientôt de la fin des maisons closes. Mais le temps du film est aussi circulaire, comme si le film se lovait sur lui-même. Non que le cinéaste sombre dans une quelconque nostalgie ou un déni du temps présent, en témoigne la dernière scène, mais plutôt parce que la maison close à la fois documentée et fantasmée par Bertrand Bonello est en quelque sorte un piège temporel. À la fois havre de paix pour les hommes très riches qui viennent y chercher, qui un moment de tranquillité, une diversion, qui l'assouvissement d'une fantaisie, qui le déversement de pulsions violentes, qui encore l'apaisement des sens ou de l'esprit, et prison dont on ne sort jamais pour les femmes qui y vivent et parfois y meurent, la maison close est aussi comme tout endroit fermé, un microcosme. Ici se déversent en torrents les trop-pleins de passion, ici se déposent les marques, les stigmates d'une époque. Ici surtout naissent et meurent les illusions, ici vit et meurt l'illusion du temps suspendu.

*L'Apollonide – souvenirs de la maison close*, quel beau titre ! est en peu de temps, si l'on s'en souvient, la deuxième évocation de ce lieu mythique du cinéma français. Mais si Kechiche dans *Vénus noire* l'aborde à la manière de Zola, Bonello convoque Huysmans, les peintres impressionnistes et les autres arts. Courbet aurait pu y trouver l'inspiration pour *L'origine du monde*, *Le déjeuner sur l'herbe* est cité et on pense ici souvent bien sûr à Toulouse-Lautrec. L'opéra vient signifier les passions qui se déchaînent alors que par moments, c'est *À la recherche du temps perdu*, autre œuvre quasi contemporaine de cette époque révolue, qui vient

à l'esprit. Époque révolue, il y a aussi de cela dans le dernier et très audacieux film de Bonello (étonnante bande son comme d'habitude, utilisation de la double image, narrations qui se répètent). Bonello est musicien, on le savait, il se fait ici également peintre et livre une étude, à la fois ouverte et complexe, baroque et subtile. Il travaille sur des lambeaux de temps comme matière, sur l'« âme » même des souvenirs, il sculpte des images riches et capiteuses pour dire la détresse de ces femmes, leur résignation comme leur révolte, la détresse de ces hommes, leur fureur comme leur douceur.

Le cinéma de Bertrand Bonello semble tout entier

consacré aux mystères des corps et de la sexualité, de sa représentation et surtout de sa relation avec le politique (*Le porno-graphie*) avec une nette préférence, voire une fascination, pour la dualité des choses et des êtres (on se rappellera *Tiresia*). À bien y réfléchir, la référence à Huysmans paraît plutôt heureuse tant elle apparaît elle-même double. Huysmans, c'est les *Soirées de Médan*, son amitié avec Zola, le roman naturaliste, mais c'est également le dandy Des Esseintes d'*À rebours* et l'esthétique fin de siècle. C'est le livre noir *Là-bas* sur le satanisme et le livre blanc *En route* sur sa conversion au catholicisme. La description quasi scientifique et la tentation de l'artifice : dans le cinéma de Bonello sous influence, il n'y a pas moyen de choisir car les deux voies sont étroitement liées, mieux, elles s'enrichissent mutuellement, comme un refus de séparer la matière et l'esprit. Son cinéma ne s'offre donc pas comme une tentative d'expliquer des « phénomènes » (la secte de *De la guerre*, la maison close), mais beaucoup plus comme un désir de s'inscrire en eux pour mieux en extirper toute la sève, tout l'enseignement, pourrait-on dire, pour mieux les dépasser. *L'Apollonide* n'est pas un film sur une maison close, il cherche à s'immiscer en elle, à la parcourir. Le cinéaste se fait ainsi entomologiste et poète de ces drôles d'insectes sexués que sont les êtres humains. Ainsi la plongée dans les tréfonds de l'âme ne cède en rien à la rigueur scientifique. La société humaine est le laboratoire de Bonello, et film après film, il nous en révèle les mécanismes. 

France, 2011. Ré. et mus. : Bertrand Bonello. Ph. : José Deshaies. Mont. : Fabrice Rouaud. Décor : Alain Guffroy. Int. : Noémie Lvovsky, Hafsia Herzi, Céline Sallette, Jasmine Trinca, Adèle Haenel, Alice Barnole, Iliane Zabath. 125 minutes.